

Armando Cote

## Champ et fonction de la psychanalyse dans une institution pour victimes de la torture et de la violence politique \*

« Liberté-Égalité-Fraternité [...] ce qui est déjà écrit, il faudrait même le retirer. » Cette triade, « c'est indécent<sup>1</sup> ! ».

Jacques Lacan.

Pour introduire mon propos sur le champ et la fonction de la psychanalyse dans une institution pour victimes de la torture et de la violence politique, je vous donnerai un exemple hors institution. L'été dernier, un collègue psychologue et psychanalyste qui reçoit dans son cabinet privé des adolescents adressés par l'Aide sociale à l'enfance fut interpellé par la police et interrogé au sujet d'une de ses jeunes patientes. En effet, celle-ci avait activement participé à l'enlèvement et la séquestration d'une personne majeure sur laquelle furent perpétrés durant plusieurs semaines des actes de torture ayant entraîné la mort du prisonnier. Que recouvrait donc l'énigme du silence conservé par sa patiente à l'égard de sa participation à de tels actes ? Autrement dit, comment accéder à ce qui est conservé sous l'emprise du silence ?

Si la violence et la torture ont toujours existé dans les sociétés humaines et ce sous diverses formes, nous sommes néanmoins contraints aujourd'hui de constater la généralisation actuelle de telles pratiques. Un malaise se produit face à ce que Hannah Arendt a appelé la « banalité du mal » ou ce que Jean Claire a très bien nommé

\* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 11 décembre 2008.

1. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, séance du 3 février 1972.

la « barbarie ordinaire <sup>2</sup> ». Quel est la place de la psychanalyse face à ce malaise ?

Le titre de mon intervention fait référence à ce texte essentiel de Lacan intitulé « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », où il écrit : « Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car, comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique ? Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages <sup>3</sup>. »

On peut tout demander à un analyste, et ce de différentes manières. Cela pose donc la question de la demande d'analyse, étroitement liée à celle des entretiens préliminaires. L'analyste durant ce premier temps peut repérer la singularité de la demande qui lui est adressée. Il a une fonction d'écoute de ce que l'on ne peut entendre ailleurs. Autrement dit, il s'agit pour l'analyste d'entendre une parole qui lutte contre le « mur du langage », ce qui introduit la délicate question du silence : comment entendre, comment faire entendre ce quelque chose entendu qui se présente comme absent ?

Dans la conclusion de son séminaire *Les Formations de l'inconscient* <sup>4</sup>, Lacan fait le lien entre le silence prolongé dans une analyse et la « demande de mort », avec toute la difficulté de l'articulation que cela comporte pour le sujet : « La demande de mort nécessite d'être formulé au lieu de l'Autre, dans le discours de l'Autre, ce qui veut dire que la raison n'est pas à trouver dans quelque histoire qui soit [...]. C'est d'une façon interne que la demande de mort concerne l'Autre. Le fait que cet Autre est le lieu de la demande implique en effet la mort de la demande <sup>5</sup>. »

Il y a des silences qui hurlent plus fort que les cris. Lacan définit le silence en fonction du cri : « La rupture, la fente, le trait de

2. J. Claire, *La Barbarie ordinaire, Music à Dachau*, Paris, Gallimard, 2001.

3. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

5. *Ibid.*, p. 495.

l'ouverture fait surgir l'absence – comme le cri non pas se profile sur fond de silence, mais au contraire le fait surgir comme silence <sup>6</sup>. »

La demande est intimement liée au silence. En effet, l'on commence à comprendre quelqu'un au moment même où l'on ne comprend plus rien : l'« instance fugitive du sujet qui se dit de ne pas se dire <sup>7</sup> » n'est pas ce dire qui est traversé par le cri : « Le cri semble provoquer le silence et, s'y abolissant, il est sensible qu'il le cause, il le fait surgir, il lui permet de tenir la note <sup>8</sup>. » Le cri fait le gouffre où le silence se rue, dit Lacan, il est cet infranchissable creux marqué à l'intérieur de nous-même, et dont nous pouvons à peine nous approcher.

Quand il n'y a plus de demande, c'est la pulsion qui prend le relais. Le silence n'est pas se taire (*silio* n'est pas *taceo*) : « L'acte de se taire ne libère pas le sujet du langage <sup>9</sup>. » Il me semble que c'est justement ce trou dans le langage, ce silence qui fait trou, qui nous permet aussi de comprendre pourquoi Lacan a changé l'orthographe et la prononciation de « traumatisme » pour *troumatisme*, justement pour faire entendre quelque chose de ce qu'on ne saurait pas entendre autrement. Mais aussi pour s'approcher des incidences du surmoi, de la voix, de la grosse voix qui ne se tait pas malgré le silence de l'être.

En 1974, dans son séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan revient sur la question du silence à partir de la deuxième topique de Freud : « Ce qui est supposé être ça, c'est l'inconscient quand il se tait. Ce silence, c'est un taire. Et ce n'est pas rien, c'est certainement un effet, un effort dans le sens peut-être un peu régressif par rapport à sa première découverte, dans le sens disons de marquer la place de l'inconscient. Ça ne dit pas pour autant ce qu'il est, c'est inconscient, en autres termes à quoi il sert. Là, il se tait : il est à la place du silence <sup>10</sup>. »

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 28.

7. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 10 mars 1965.

8. *Ibid.*, séance du 17 mars 1965

9. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 12 avril 1967.

10. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 11 juin 1974.

Lacan trouve le schéma freudien de la deuxième topique confus et propose alors de placer le corps subtil du langage dans ce schéma. Il instaure donc le principe d'une *dysharmonie* entre le moi et le monde.

La prétendue harmonie entre ce que l'homme vit et ce qui l'entoure est perturbée par l'insistance de ce savoir inconscient, un savoir hérité. Il n'est pas difficile de faire de la vie la caractéristique première du corps, c'est pratiquement tout ce que l'on peut dire du corps. Lacan s'appuie principalement sur la pensée de Michel Foucault et tout particulièrement sur *La Naissance de la clinique*<sup>11</sup>, où il observe avec étonnement que les développements faits par Foucault sont une confirmation de sa propre évolution sur l'objet petit *a*<sup>12</sup>. S'appuyant sur les travaux de Xavier Bichat<sup>13</sup>, Foucault étudie dans ce texte la question de l'ouverture des cadavres et la manière dont la clinique moderne a pu « naître » grâce au franchissement de la fascination et de l'identification au corps mort, mais aussi la sacralisation de ce dernier par la religion. Le concept ambigu de la mort<sup>14</sup> s'en trouvera renversé.

Foucault fait référence à l'œil du clinicien qui a vu la mort : de ce fait, dit-il, c'est un « grand œil blanc qui dénoue la vie<sup>15</sup> ». Dans la leçon du 11 juin 1974, Lacan reprend la définition de Bichat : « La vie [...] c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort<sup>16</sup> », en la critiquant : cette définition est trop vague, trop grossière parce qu'elle ne dit pas comment la vie se soutient. L'hypothèse de Lacan à ce propos peut se résumer ainsi : ce qui supporte la vie est « quelque chose [qui...] ressemble à un langage<sup>17</sup> ». La vie suppose donc une logique parallèle à celle du corps vivant. On sait qu'il s'agit de la jouissance qui est « évidemment liée bien plus qu'on ne le croit à

11. M. Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963.

12. Sur ce point, voir le séminaire de Lacan *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, *op. cit.*, notamment les leçons du 7 avril 1965 et du 5 mai 1965.

13. Sur Bichat, voir l'article de A.-M. Ringenbach, « Membranes drapées et bouteille de Klein », *L'Inébévue*, n° 5, Paris, EPEL, 1994, p. 65-94.

14. M. Foucault, *Naissance de la clinique*, *op. cit.*, p. 143.

15. *Ibid.*, p. 147.

16. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, *op. cit.*

17. *Ibid.*

la logique de la vie <sup>18</sup> » dans un seul mot qui est solidaire de la réalité du sentiment qu'elle signifie. C'est de *lalangue* que procède la jouissance du corps <sup>19</sup>. Là où Bichat avait pu libérer la médecine de la peur de la mort, Lacan, lui, a tenté de libérer la psychanalyse de sa peur de la pulsion de mort en introduisant la question de *lalangue*. La langue est en rapport avec le « traumatisme <sup>20</sup> » dans la mesure où le sujet doit passer de *lalangue* au langage. Colette Soler fait référence à l'extraction de *lalangue* <sup>21</sup> pour introduire l'usage correct du langage.

Le même processus se dessine dans les interrogatoires tels qu'ils peuvent être instrumentalisés pour pratiquer la torture. La victime doit avouer quelque chose que la plupart du temps elle ignore, elle est la dépositaire d'une vérité supposée. Elle doit non seulement la dire, l'énoncer, mais aussi, dans nombre de régimes politiques, il convient qu'elle soit écrite afin qu'elle fasse trace dans les archives. Les archives ont une fonction très importante dans ce processus de déshumanisation. C'est l'envers de l'association libre.

L'embarras est un mot porteur de sens, comme le montre l'exemple suivant. Une collègue interprète tient les propos suivants : « Je me souviens d'un monsieur qui était en France depuis plusieurs années, il avait déjà consulté plusieurs médecins et psychologues. Il parlait bien le français, mais il souhaitait pouvoir parler en turc. Il était venu au centre pour parler de son vécu en Turquie, parce qu'il voulait "vider sa souffrance". Une souffrance qu'il vivait depuis sa garde à vue. Quelque chose qui était lié à son corps, qu'il ne pouvait pas exposer devant des étrangers, mais dont il ne pouvait pas non plus parler à son entourage ou à ses camarades. Il voulait parler de la honte qu'il avait. Parce que en tant que militant il devait assumer la torture. J'étais très touchée. C'était un monsieur d'un certain âge et j'aurais pu être sa fille. » « Dans cette situation, l'interprète se demande comment faire passer tous ces énoncés qui sont très

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, séance du 19 février 1974.

21. C. Soler, « *Lalangue, traumatique* », *Revue des collèges cliniques du Champ lacanien*, n° 7, *Trauma et fantasme*, mars 2008, p. 195-206.

difficiles à entendre. Ce monsieur avait été violé. Pendant des années, il s'était réfugié dans sa souffrance et dans la solitude <sup>22</sup>. »

La langue est comme un parasite qui envahit le corps, le corps de la langue peut se rendre malade. Dans mon travail avec les enfants au centre de soins pour des victimes de la torture, je suis quotidiennement confronté à ce problème de langues. J'ai déjà travaillé en neuf langues différentes. Je me souviens d'un enfant né en Azerbaïdjan qui venait d'arriver en France et qui parlait très peu le français. Je l'ai reçu avec une interprète en langue russe, mais celle-ci fut très rapidement mise à mal, car l'enfant revenait sans cesse à la langue turque. Le travail s'est donc poursuivi avec une interprète en langue turque. Très rapidement elle fut aussi embarrassée, car l'enfant ne cessait d'employer des mots en azéri, langue qu'elle ne parlait pas. Étant donné la difficulté de trouver un interprète dans cette langue, nous avons poursuivi en turc et l'enfant a appris le français très rapidement.

À présent, nous travaillons sans interprète même si son discours est parfois traversé de mots en langue azéri – c'est lui-même qui m'en fait la traduction. Dans ses nuits parsemées de cauchemars, il se réveille en hurlant et, inquiet de la signification des bruits et des mots de l'horreur, il voit son sommeil se dérober. Si l'évocation et la désignation des bruits et des mots de l'horreur lui permirent progressivement de s'apaiser, celle-ci s'accrût lorsqu'il commença à développer une phobie des cafards. Désormais, ces terreurs nocturnes se retrouvent condensées autour de ce signifiant. Signifiant qui avait un sens dans le discours du père de mon jeune patient eu égard à la manière dont il avait été traité par les miliciens de son pays.

Chez certains de mes patients adultes, je peux aussi observer cette mémoire sonore des terribles moments traversés, qui se résume dès lors à un bruit comme les pas du tortionnaire, le chant des oiseaux dans une prison, le cri du compagnon de cellule. Tel un arrêt sur image, sur un trait non inscrit qui ne fait pas chaîne. Si les bruits peuvent être évoqués par certains de mes patients, le corps quant à lui répond aux abonnés absents et reste quasiment inabordable par

22. K. Yayasid, « Interpréter la souffrance », dans A. Cote et B. Patsalides (sous la direction de), *Transmettre et témoigner, hommage à Primo Levi*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 205-206.

le langage. Le mot qui revient de manière incessante est celui d'une douleur à l'état pur, informe et insaisissable.

Pour Serge Leclaire, le commandement premier des lois du psychanalyste, pour autant qu'il y en ait, serait de « transgresser <sup>23</sup> ». La transgression est un acte fondamental et fondateur de toutes les manœuvres psychanalytiques. Ainsi, considérons l'analyse comme un exercice du franchissement. La transgression fascine soit pour la condamner, soit pour s'en repaître. L'ordre inconscient est un ordre du signifiant, lui-même échappe à tout, à toute saisie simple. Ce qui le caractérise est sa capacité à se poser et à s'annuler dans le même instant. Il suscite une séquence et est annulé réciproquement par la séquence qui le soutient.

Le terme de transgression désigne précisément le franchissement d'une limite, lequel annule l'ordre précédent. Annulation d'une limite et création d'une nouvelle : « Tout terme contient en lui-même la puissance de sa propre annulation <sup>24</sup>. »

En psychanalyse, tout élément ne peut se concevoir qu'en fonction de la transgression qu'il représente, l'annulation de lui-même qu'il constitue. Cette exigence clinique est essentielle pour ne pas céder à la fascination du signe. Un signe représente quelque chose pour quelqu'un, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Le signifiant représente une identité impossible, il est irréductible à maîtriser. Le signifiant est le représentant de l'identité impossible dans son affirmation, son effet est le sujet. En revanche, le signe est stable, cernable et représente l'identité. Mais l'irruption du signifiant n'est pas fortuite, elle va s'accompagner d'un effet sur le corps. Le signifiant est corps et lettre. C'est pour cette raison que Lacan joue aussi sur l'écriture, sur la matérialité du signifiant.

La fonction de la psychanalyse dans les cas de traumatismes psychiques et tout particulièrement dans ceux liés à la guerre est de dévoiler le secret grâce à la transgression que peut produire le signifiant sur le signe. Le signe n'est pas éliminable du discours. L'intervention de l'analyste, son interprétation vont devoir « débrider la cicatrice » pour que le signifiant se libère. Chez les stoïciens, la

23. S. Leclaire, « À propos d'un fantasme de Freud », *Revue de psychanalyse, L'Inconscient*, n° 1, janvier-mars 1967, p. 31.

24. *Ibid.*, p. 35.

question de la cicatrice est l'exemple favori. « La cicatrice et le signe, non pas qu'un tel a été blessé mais qu'“il est ayant été blessé” de sorte que le signe présent, saisi par la sensation, permet d'appréhender le signifié, caché et invisible dans le monde du présent <sup>25</sup>. »

Sans transition mais toujours en rapport avec la question de la violence, je souhaiterais faire allusion au souvenir d'une raclée reçue par Joyce et du traitement qu'il en fait, tel que l'interroge Lacan le 11 mai 1976 dans son séminaire *Le Sinthome* <sup>26</sup> : « Le camarade qui dirigeait toute l'aventure était nommé Héron, terme qui n'est pas indifférent puisque c'est l'*erôn*. Ce héron l'a donc battu pendant un certain temps, aidé de quelques autres camarades [...] Joyce s'interroge sur ce qui fait que, passée la chose, il ne lui en voulait pas. Il s'exprima alors d'une façon très pertinente, comme on peut l'attendre de [Joyce...], il métaphorise son rapport à son corps. Il constate que toute l'affaire s'est évacuée, *comme une pelure* <sup>27</sup>. »

Ce signifiant est une transgression en soi, il nous montre le rapport imparfait qui existe entre les êtres humains et leur corps. Quelque chose ne demande qu'à s'en aller, à être lâché comme une pelure : « Qu'il y ait des gens qui n'aient pas d'affect à la violence subie corporellement est curieux <sup>28</sup>. » Il ne reste qu'une réaction de dégoût, de mauvais souvenir. Ce rapport au corps décrit par Joyce est très proche de celui que l'on trouve chez les hommes et les femmes ayant subi des viols. Chez eux, l'usage du verbe avoir est insistant, ils parlent de leurs corps à la troisième personne : « Ce corps ne m'appartient plus », « ce que vous voyez n'est plus mon corps ». Toutes ces défaillances de l'imaginaire suite à une rencontre avec le réel sont assez palpables, telle l'absence de colère.

Joyce après la raclée témoigne de la façon dont l'imaginaire peut foutre le camp. Ça le dégoûtait. C'est un point essentiel pour la clinique qui tente d'aborder la violence, comme en témoigne la remarque faite par Lacan à propos de Joyce : peut-être, dit-il, que Joyce est illisible parce qu'il ne nous donne « aucune sympathie <sup>29</sup> ».

25. V. Goldschmitt, *Le Système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1977, p. 43-44.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, 1975-1976*, Paris, Seuil, 2005.

27. *Ibid.*, p. 148-149.

28. *Ibid.*, p. 149.

29. *Ibid.*, p. 151.



C'est cette carence du lien social que Joyce sublime dans son caractère d'exception. Nous retrouvons aussi cela dans la clinique dite du traumatisme, ou encore chez ces témoins involontaires et parfois dévoués comme le furent les premiers martyrs du christianisme.

Cette remarque sur l'illisibilité et sa recherche de sympathie nous permet d'avancer dans notre recherche sur les effets du passage à l'acte. Les efforts d'illisibilité sont une manière de ne pas répondre à l'Autre à travers l'acte d'écriture.

Le silence du côté de l'analysant joue un rôle dans le transfert, mais le silence du côté de l'analyste est plutôt une « mauvaise habitude », dit Lacan dans *RSI*<sup>30</sup>. Ce dire silencieux nous mène sur un champ où l'on ne possède pas de preuve, dans la mesure où il n'est pas toujours opportun. La perspective est sur ce qu'il en est de l'effet de sens. Serrer le sens, à le « serrer d'un nœud » : « Je suis très étonné de réussir à substituer, je le crois, cet effet de sens tel qu'il fasse nœud, et nœud de la bonne façon, à ce que j'appellerai ce qui se produit en un point parfaitement désignable, désignable sur ce nœud même, ceci dont je ne crois pas du tout participer, si ce n'est en ce point précis, et qui s'appelle l'effet de fascination. [...] L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas imaginaire, il n'est pas symbolique, il faut qu'il soit réel. Et ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le réel d'un effet de sens<sup>31</sup> », pour tenter de faire entrer le réel en errance dans l'ordre d'un souvenir et rétablir la chaîne du temps. Un savoir qui n'en peut mais, le savoir de l'impuissance<sup>32</sup>, le nœud de Lacan ne sert à rien mais il serre<sup>33</sup>.

Face à l'errance des êtres sans nom, la psychanalyse propose un quatrième cercle, qui noué aux trois autres permet d'établir une chaîne. Présent dès l'aube de l'enseignement de Lacan, ce quatrième cercle se dessine tout d'abord sous la forme de la fonction du père, puis autour du nouage des Noms du père et enfin à travers la fonction de nommer : ce qui est noué, c'est ce qui boucle. Mais, pour pouvoir être nommé par son symptôme, il faut que le sujet puisse

30. J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, séance du 11 février 1975.

31. *Ibid.*

32. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, *op. cit.*, séance du 4 novembre 1971.

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 81.

échapper à l'emprise du signe ainsi que ce qui fait défaut à la névrose, à l'inscription. Ce qui manque au traumatisme est une mémoire, le traumatisé est un sujet hanté par le retour dans le réel des images muettes.

La tâche de la psychanalyse appliquée au malaise contemporain consiste alors à tenter de faire passer le réel, ce qui nous est donné, dans l'actuel, et ce qui nous précède, ce que nous subissons vers une inscription, vers une mémoire possible et par ce biais rétablir le lien entre l'oubli et l'apaisement.

### **Biopolitique**

La justesse du diagnostic établi par Michel Foucault sur notre époque le dépasse lui-même, sa description d'une société empreinte de sécuritaire et de surveillance est devenue réalité. Pourtant, l'usage de son œuvre et de ses concepts demeure un sujet d'inquiétude : nous ne cessons pas d'assister au régime de la « biopolitique <sup>34</sup> ». Le devoir de « faire vivre » qui s'est imposé aux États démocratiques a favorisé une montée des revendications de réparation des victimes. Une grande partie des demandeurs d'asile politique qui arrivent en France viennent demander reconnaissance et réparation. Toute la procédure d'attribution qui mène à l'obtention du statut de réfugié ainsi qu'une majeure partie du travail effectué au sein des institutions de soins se font sous un régime de biopolitique, tel que décrit par Michel Foucault et dont le corps des sujets victimes de tels traitements est le centre.

En effet, les officiers de protection de cette institution possèdent un droit de vie ou de mort sur les individus en demande d'asile dans la mesure où le refus du statut de réfugié équivaut à mener certains d'entre ces demandeurs d'asile vers une mort certaine dans leur pays d'origine. De plus, nous observons dans la clinique institutionnelle que, une fois le statut de victime reconnu à travers l'obtention du statut de réfugié, les effets du trauma persistent. La procédure d'asile n'est donc pas sans conséquences subjectives.

Ce sont ces conséquences subjectives que la psychanalyse se propose d'interroger en prenant la position éthique suivante : face

34. M. Foucault, *Naissance de la biopolitique*, cours au Collège de France, 1978-1979, Paris, Seuil, 2004.

aux revendications posttraumatiques, la psychanalyse refuse la possible standardisation de la réponse traumatique en introduisant la question de la responsabilité du sujet afin de l'accompagner dans l'affirmation d'une position imprévisible. Mais il ne s'agira pas là d'emprunter les chemins discursifs du politique ou du juridique qui cherchent à donner du sens ou encore de justifier un phénomène de capture par l'ouïe ou par un regard par l'irruption d'un réel tel que l'appareil du langage défaille.

Face à la violence et à l'horreur, les mots s'absentent, les explications se raréfient et le savoir demeure inaccessible. À cet égard, nous pensons légitime d'invoquer une dimension d'indicible ou d'insondable, telle une dimension étrangère à l'humanité.

Les centaines d'études dont nous disposons aujourd'hui sur la sempiternelle question du « comment » : comment un peuple peut-il être massacré par un autre ? par quels moyens ? en laissent une autre à la dérive, à savoir celle du « pourquoi ». La plupart des études arrivent à la conclusion que les actes dits inhumains sont commis le plus souvent par des gens ordinaires qui adhèrent aux discours idéologiques comme sous l'effet de l'hypnose. Les actes inhumains deviennent alors de simples problèmes de techniques ou de calcul <sup>35</sup>.

Une approche scientifique, universitaire ou encore statistique de tels phénomènes ne permet pas de saisir l'essence même des actes de violence ou de torture. Les historiens comme les philosophes ne semblent pas mieux lotis pour appréhender les contours de la monstruosité : ils réduisent les singularités de chaque événement à des variantes du fascisme et du totalitarisme en invoquant le « Bien » comme principe éthique, tel un retour de la transparence qui ne défait pas pour autant l'opacité qui existe entre les êtres humains. La violence et l'agressivité sont une des réponses possibles du sujet au malaise, et, dès que l'on considère la violence comme une réponse du sujet, sa responsabilité est engagée.

En effet, une dimension de sacrifice et d'autosacrifice se dégage de la problématique de la violence et de la torture. L'étranger devient une menace dès lors qu'il devient non identifiable, qu'il se fond dans

35. Sur ce sujet, cf. les ouvrages suivants : J. Semelin, *Purifier et détruire, usages politiques des massacres et des génocides*, Paris, Seuil, 2005 ; N. Klein, *La Stratégie du choc, la montée d'un capitalisme du désastre*, Paris, Léméac, Actes Sud, 2008.

la masse et devient comme les autres. Ce mimétisme fait émerger le fameux mythe de « l'étranger voleur de jouissance » qui devenant étrangement familier devient menaçant, ce qui n'est pas sans faire écho à la notion freudienne d'inquiétante étrangeté.

Or, nous savons que les formes de sacrifice servent à éloigner les configurations de dangereuses jouissances incompatibles avec les modèles idéaux d'une communauté. Le soupçon sans cesse renouvelé que l'étranger détienne un accès privilégié à la jouissance sous toutes ses formes, tout comme la Femme, est structural à l'être parlant. La tentation est grande de vouloir se séparer de ce dangereux élément mais le souci principal est qu'il fait partie de soi-même. Par conséquent, l'on peut envisager le crime comme sous-tendu par une logique sacrificielle qui cherche non à dépouiller la victime de sa vie ou de son humanité mais plutôt à en extraire cette supposée jouissance.

Malgré la domination scientifique qui régit notre monde actuel, un vent de religion ne cesse de souffler sur les actes de torture, les massacres et les génocides. La douleur pure comme l'horreur ne doivent être situées ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de l'humain mais logées au creux de l'intime de l'être, telle une part obscure de lui-même. Lacan avait prédit cette montée des massacres et des génocides en nommant les nazis précurseurs d'une nouvelle forme de violence, inouïe, inconnue jusqu'alors et dont la violence exigerait un traitement éthique singulier. C'est peut-être l'une des raisons qui fondèrent chaque initiative collective menée par Lacan : fondation de l'École freudienne de Paris (1964), proposition de la passe (octobre 1967) et enfin dissolution de l'EFFP (1980).

Le vocabulaire usité par les personnes ayant été victimes et par l'exécuteur d'un génocide et de violence intentionnelle bannit tout terme susceptible d'impliquer une évocation de l'acte barbare<sup>36</sup>. Prenons un exemple : durant la période nazie, les termes de « solution finale », de « nettoyage » ou encore de « traitements spéciaux » étaient utilisés à des fins d'exécution de la pire des barbaries. À cet égard,

36. Des études remarquables ont vu le jour sur ce sujet, bien sûr V. Klemperer, *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Pocket, Agora, 1996 ; J.-P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972 ; J. Dewitte, *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit, essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Michalon, 2007.

nous pouvons penser que l'introduction de ce langage en code devient une manière d'empêcher la circulation des signifiants, de pétrifier le signifiant pour qu'il fasse signe. Cela n'est pas sans entrer en résonance avec notre monde actuel où le champ social ne cesse d'être traversé par des sigles qui font signes : RMI, SDF... ou encore OFPRA, CNDA dans le champ du droit d'asile. Ces réductions en sigles signe l'existence d'un malaise.

Toucher à l'interdit et à l'horreur innommable déclenche des effets subjectifs dont il faut être averti à défaut de pouvoir les maîtriser. La voracité de notre œil se repaît de scènes violentes : là où certains spectateurs prennent du plaisir à regarder ces scènes, d'autres s'en détournent comme pour éviter de voir le spectre d'une jouissance obscure s'éveiller en eux. La morale et l'effort de civilisation de chacun permettent aux sujets de reconnaître en un semblable un être humain. Freud voyait là une des sources de notre malaise dans la mesure où les fantasmes inconscients enfouissent dans leurs tréfonds le désir de traiter son semblable comme un déchet, comme une chose.

Le clinicien qui s'aventure à ouvrir les portes de l'horreur de l'humanité doit être averti de ses effets corollaires : l'angoisse, la jouissance, mais aussi les formations symptomatiques. En suivant la pensée de R. Hilberg telle qu'elle se déploie dans sa remarquable historiographie sur la destruction des juifs d'Europe <sup>37</sup>, nous pouvons établir plusieurs observations qui gardent toute leur actualité. L'une d'elles concerne l'obstacle majeur opposé à l'extermination définitive des juifs d'Europe. Cet obstacle ne se dessina ni dans les réactions de la population civile, ni dans celles de l'armée allemande mais dans les réactions des tueurs eux-mêmes. Le spectacle des tueries fascinait une grande partie de la population autochtone, qui venait observer ces scènes de violence munie d'appareils photographiques. Les soldats se retrouvaient alors mis dans une plus grande difficulté de maîtrise de la population locale que des prisonniers. Alors, les exécutions se firent la nuit afin non seulement de maintenir un certain secret autour des massacres commis mais aussi d'empêcher l'apparition d'une jouissance obscène chez les tueurs nazis.

37. R. Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, t. I et II, Paris, Gallimard.

Les effets symptomatiques de la population témoin prise dans une impassibilité « héroïque », nous les connaissons aujourd'hui : captivés par une jouissance débordante qui réclame son dû, les sujets témoins développent des symptômes psychosomatiques généralisés ainsi que des dépressions majeures et d'importants phénomènes d'alcoolisation. Cela n'est pas sans rappeler l'exposition passive à laquelle nous sommes quotidiennement réduits devant nos écrans de télévision qui nous inondent d'émissions en direct sur les interventions militaires ou encore sur les catastrophes naturelles.

Tous ces phénomènes de violence ne sont qu'une résurgence, selon l'expression employée par Lacan dans son *Séminaire XI* : « Je tiens qu'aucun sens de l'histoire, fondé sur les prémisses hégélien-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture. L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère <sup>38</sup>. »

Les massacres et les génocides dépassent le phénomène historique, car ils sont des drames qui échappent même à leurs auteurs. Les violences politiques opèrent comme un retour, une résurgence du réel.

Les différents discours déployés autour des droits de l'homme, du contrat social, etc. visent à nous engourdir afin de mieux dissimuler le visage de la résurgence de figures de plus en plus féroces de l'exploitation de l'homme par l'homme. La psychanalyse a dévoilé la doublure de la Déclaration des droits de l'homme, un double invisible et menaçant qui tente de rétablir le contrat social en omettant que tout contrat chez l'être humain s'instaure d'un autre à l'autre et simultanément d'un autre au grand Autre. Autrement dit, tout contrat symbolique est taché par l'Autre de la jouissance.

Dans les études portant sur le nazisme, un point revient de manière récurrente : l'influence jouée par Luther au sujet de la langue allemande. Il a promu la langue allemande au statut de langue sacrée, à côté du latin, du grec et de l'hébreu. Mais le véritable virage

38. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 246-247.

se produit au siècle des Lumières où la question des langues, la question de la langue se voit remplacée par celle de la filiation biologique. Dès lors, les sciences naturelles viennent faire référence là où jusqu'alors la Bible œuvrait en maître. C'est Buffon et sa classification des espèces, et notamment son concept de « dégénération » – « l'âne est un cheval dégénéré » –, qui seront déterminants pour toutes les futures interrogations autour de la race et de l'appartenance à l'espèce humaine.

Toutes les théories du sacrifice portent en leur sein la question de la destruction mais aussi celle de la dialectique du pur et de l'impur. La soustraction de l'humanité est le premier processus pour pouvoir rendre la victime impure. La logique de l'extermination, de l'élimination n'est pas économique, politique ou encore guerrière, c'est une logique régie par la question de la pureté, autrement dit de la transparence.